

"Passage" : extraits d'un monde *entre*

La question de l'image un peu floue (*slightly out of focus*) a été débattue depuis la toute première introduction du médium photographique, mais la direction que doit prendre ce débat reste, aujourd'hui encore, un sujet d'actualité.

Le double caractère de la photographie est au cœur de cette discorde : d'un côté la photographie peut produire une expression subjective (ou même poétique), et de l'autre elle est à même de saisir un document sec et descriptif de la réalité. C'est justement dans ce couloir que se situe **Virgilio Ferreira**. Plus d'un siècle après les premières expérimentations photographiques, ce dernier repousse un peu plus, et avec diligence, les limites de ce médium.

Pourquoi ? D'abord et surtout pour chercher le rapport entre la photographie et la représentation de ce qu'est, par essence, la réalité. Alors que l'expérimentation des impressions subjectives avait lieu dans la plupart des arts, amener des œuvres à devenir des abstractions de l'expérience mondaine était, au début, fort peu admis dans le domaine de la photographie. Et bien que ce chemin sinueux ait été emprunté par beaucoup, il reste aujourd'hui encore de nombreuses voies à explorer. En ce qui concerne Ferreira, tout est lié à la transition fluide d'un état de l'être vers un autre et à la tentative de capturer le moment fluide qui sépare la présence de la disparition.

Avec l'aide d'un appareil photographique, il veut ouvrir de nouvelles portes – même si cela se résume à empêcher la fermeture définitive du passage qui sépare l'objectif de l'illusoire. Bien que cela puisse paraître vague, c'est inévitable et cela explique pourquoi, ses images sont tellement amorphes ou intangibles en ce qui concerne leur sujet. Rien à voir avec l'ambition expéditionnaire visant à découvrir de nouveaux territoires de notre monde (ce qui est le cas de l'approche documentaire de la photographie). Ce dont il s'agit ici c'est d'un désir plus profond consistant à nier une vision formelle et, éventuellement à explorer la "terra incognita" de notre psyché. Cette envie, ce désir de mettre à l'index un focus régulier, se reflète dans le travail de Ferreira.

Il y a ici un appétit ou même une envie dépravante de voir l'extérieur du dedans, de démasquer et d'épandre les éléments tamisés de notre existence ; une aspiration à révéler quelque chose en prenant apparemment la direction inverse qui consiste à rendre les choses floues. Du point de vue technique, sans nous attarder sur le processus, il y a quelque chose de fondamentalement paradoxal dans son approche : tout en travaillant avec de l'information enregistrée, il cherche, en même temps, à la détruire. Autrement dit, ce que l'on regarde est à fois la préservation et la négation de la réalité.

Il faut noter que les méthodes de va-et-vient (le focus et la double exposition des négatifs dans le cas de cette série) sont activées au moment précis de la capture de l'image. Cela signifie que toutes les transformations ont lieu à l'intérieur de l'appareil et qu'elles ne sont soumises à aucune production postérieure. Mais ce qui est encore plus significatif, c'est l'approche elle-même, une approche qui est objet de proximité, une approche qui est au cœur de la question. Car si on se limite à ce que l'on voit, on perd le plus important. Comme l'explique de psychanalyste et philosophe slovaque Slavoj Žižek quand il décrit le paradoxe de Lacan "les non-dupés errent" : cela s'adresse uniquement à ceux qui ne se laissent pas prendre au jeu de l'illusion symbolique (ou fiction) et, ainsi, arrêtent de croire leurs yeux pour approcher de plus près la réalité.

Il n'existe pas d'expression fixe pour traduire le sol plasmique qui nourrit les traces indéfinies de la condition humaine, ou, plus simplement : la fiction symbolique structure notre perception de la réalité. Et Ferreira a reconnu le potentiel de cette possibilité, une possibilité qui lui permet de faire des photos dramatiquement floues, sans que celles-ci perdent leur sens. Par contre, le fait de s'éloigner du court-circuit qui met en relation ce qui se trouve en face de lui et ce que l'appareil montre, peut l'emmener vers des images moins indexicales ou descriptives tout en laissant la structure essentielle de ce qui est photographié intacte.

Ce que l'on regarde, c'est l'émission symbolique de la matière en question, qui, dans cette série, se focalise sur l'expression de l'ambiguïté dans la société contemporaine. C'est ce que le sociologue Zygmunt Bauman appelle les "temps liquides".

Voilà ! Ferreira fait des photos floues à l'extrême, une stratégie esthétique qui lui permet de dire que nous, les gens modernes, sommes fluctuants. Cela lui permet aussi d'évoquer des émotions provenant de notre condition de vulnérabilité, de désarroi et d'impermanence. Ce qu'il veut imprimer ce sont les préjugés de l'espace indéfini entre le réel et l'illusoire, entre le visible et l'invisible, et il le fait en brisant les frontières entre l'enregistrement subjectif et la documentation objective de ce que l'on est et de notre manière de nous gérer nous-mêmes dans ce monde.

Ce n'est pas là une tâche facile. La capture d'images de personnes anonymes dans leurs environnements urbains a été utilisée à de maintes reprises – un genre que l'on nomme habituellement « photographie de rue »- mais Ferreira ne s'est jamais intéressé à la réflexion anecdotique de la vie quotidienne en ville. Au lieu de cela, les images de Ferreira sont délibérément indistinctes et peuvent être vues comme une traduction visuelle et profonde de la vie moderne. Floues, dépourvues de leur qualité descriptive initiale, ces images nous rappellent la condition indéfinie de notre être.

Erik Vroons, Amsterdam
Septembre 2015